

MONSIEUR ROCH : UN PERSONNAGE EN CLAIR-OBSCUR

Dans leur préface aux *Romans autobiographiques* d'Octave Mirbeau¹, Patrick et Roman Wald Lasowski établissent un parallèle entre *L'Abbé Jules* et *Sébastien Roch* et soulignent les affinités qui unissent les deux derniers volets de la trilogie mirbellienne : « *Faire œuvre de pierre, vaincre l'usure du Temps, tel est le destin auquel prétend le moine²* », bâtir son église à tout prix, dût-il pour cela chanter *La Marseillaise*, reprendre à son tour : *Nous entrerons dans la carrière*. Cela convient au chantier auquel il travaille, à ce « *chaos de pierres de taille* » sans cesse remué, sans cesse effondré, alimenté de mille souffrances, d'espérances englouties. Blocs de granit et monceaux de cailloux, il n'y manque que l'homme de l'art, l'artisan véritable, l'homme de métier que célèbre le roman suivant : *Jean Roch*, originaire de Montpellier, le fondateur de la lignée, tailleur de pierres, célèbre pour avoir restauré le massacre des Innocents à l'église de Pervençères. Le nom expose magistralement le thème. Il est à la mesure du matériau utilisé : durable, solide. Suffisamment solide pour que Joseph Roch en rebatte les oreilles du petit Sébastien : « *Aie sans cesse à l'esprit mon nom, le nom de Roch.* » *Un nom fiable, qui offre toutes les garanties, taillé pour le commerce et toutes les vanités, taillé pour l'immortalité. Mais c'est oublier que ce sont les calvaires de Bretagne qui attendent Sébastien : l'humiliation, l'injustice et le viol au collège, et la mort à la guerre.* »

Si le personnage de Sébastien Roch suscite souvent l'intérêt de la critique mirbellienne, celui de son père est en revanche peu étudié ; et c'est sur lui que nous dirigerons notre regard. Monsieur Joseph-Hippolyte-Elphège Roch, telle est sa fiche d'état civil, est une créature controversée dans le milieu où il vit. Il est à la fois l'intellectuel, le porte-parole, le représentant

¹. Patrick et Roman Wald Lasowski, préface à : Octave Mirbeau, *Les romans autobiographiques*, Paris, Mercure de France, 1991, pp. III- XXVIII, p. V. Dans ce volume, *Sébastien Roch* comprend 404 pages (pp. 675-1079).

². Il s'agit du Père Pamphile.

et l'orgueil de la petite ville de Pervençères, dans l'Orne, où il cumule les fonctions de marguillier et de maire : il recueille un large consensus dans l'opinion publique : il échange d'interminables conversations avec le curé (pp. 680–681, 692), il jouit de l'estime des notables (p. 685), il étend constamment sa renommée chez les gens du pays : « *Chacun, selon son rang, lui marquait l'amitié la plus cordiale, ou la considération la plus respectueuse* » (p. 685). Cette image brillante présente cependant des ombres : Monsieur Roch est l'objet des attaques de sa sœur Rosalie qui l'accuse d'imbécillité, de malhonnêteté, de présomption, d'incompétence dans l'éducation de son fils (pp. 692–693 et 712–714) ; il doit faire face à un client qui lui reproche de vendre de la camelote (pp. 701–702). Quant à son fils Sébastien, il est tour à tour frappé par les travers de son père : « *Chaque chose, maintenant, renvoyait à Sébastien l'image de son père, avilie par un ridicule ; il ne se mêlait plus à tout cela que des révélations de scènes grotesques et diminuantes* » (p. 701) ; mortifié par l'attitude de son père : « *Plus par intuition que par raisonnement, il découvrait qu'aucun échange d'émotions pareilles, que pas un rapprochement de commun amour n'était possible entre eux, si étrangers l'un à l'autre. Tout, dans les actions, dans les discours de son père, le désenchantait, le blessait* » (p. 715), et révolté par sa bassesse. Sébastien comprend qu'il existe un abîme entre eux, qu'il n'éprouve plus aucune affection pour lui (p. 957) ; et ce avant d'aboutir à l'amère constatation que son père ne l'a jamais aimé : « *J'étais pour mon père une vanité, la promesse d'une élévation sociale, le résumé impersonnel de ses rêves incohérents et de ses ambitions bizarres. Je n'existais pas par moi-même ; c'est lui qui existait ou plutôt réexistait en moi. Il ne m'aimait pas ; il s'aimait en moi* » (p. 982). Choyé, estimé dans la petite ville où il règne, Monsieur Roch essuie l'indifférence et le mépris de ses proches : personnage controversé, il dénote également un caractère contradictoire.

1. Intelligence et bêtise :

Monsieur Roch fait preuve d'intelligence en gérant une quincaillerie bien achalandée et en réalisant une bonne affaire lors de sa vente. Il sait fournir une image avantageuse de lui-même, exciter la curiosité de la petite ville de l'Orne où il vit. Il réussit à faire admettre son fils dans l'une des institutions scolaires les plus prestigieuses de Bretagne, le collège Saint-François-Xavier de Vannes. Il parvient à obtenir une série de succès en politique : « *Maintenant, il était maire de Pervençères, suppléant du juge de paix, ambitionnait sourdement de se faire élire*

conseiller d'arrondissement » (p. 846). Il semble que rien ne puisse arrêter son ascension sociale et sa carrière politique ; de surcroît la fortune lui sourit, car il reçoit à l'improviste un héritage de quatre mille francs (p. 846).

Or, en même temps, il révèle en maintes circonstances la débilité de son intellect en ne parvenant pas à prendre une décision de son propre chef. Appelé un jour à choisir une institution scolaire pour son fils, il est en proie à mille difficultés qu'il n'aplanit qu'en adoptant l'un des poncifs qui émaillent le laïus de son curé : *« Sa conversation avec le curé l'avait fort excité. Toute la journée, il demeura plus grave que de coutume, plus préoccupé, distrait de sa besogne par une foule de pensées tumultueuses qui se livraient dans son crâne trop étroit à de trop rudes combats. [...] Cela méritait aussi de graves, de longues réflexions, car M. Roch ne pouvait jamais se résigner à prendre un parti avec simplicité. Il fallait qu'il tournât et retournât les choses sous toutes leurs faces, qu'il les étudiât sous tous leurs angles, et que, finalement, il se perdit dans une série de complications absurdes, lointaines, inextricables, tout à fait étrangères au sujet. Quoiqu'il connût, à un centime près, sa fortune, il voulut établir sa caisse de nouveau, repasser ses inventaires, vérifier minutieusement l'état de ses revenus. Il fit des comptes, équilibra des budgets, se posa des objections irréfutables, les réfuta par d'irréfutables raisonnements. Et ce furent les paroles du curé, qui toujours résonnaient à ses oreilles : "Et les marquis !... Y en a ! Y en a ! " bien plus que la bonne situation de ses affaires, qui achevèrent de le décider. En écrivant au Père Recteur du collège de Vannes, il lui sembla qu'il entraît de plain-pied dans l'armorial de France »* (p. 686). On note que ce ne sont pas les problèmes liés à l'éducation de son fils qui priment : Monsieur Roch ignore que Sébastien n'éprouve aucun intérêt pour les études, qu'il est un élève paresseux et nul (p. 682) ; bien au contraire, dans son esprit ces problèmes cèdent le pas à des supputations économiques et, surtout, à la vanité, à la perspective d'un brillant avenir rejaillissant sur tout le lignage, et avant tout sur lui-même.

Qui plus est, Monsieur Roch accable Sébastien de longs discours, incohérents et dissonants, qui ne cessent d'accroître le désarroi de ce dernier et qui lui infligent un authentique supplice : *« Au contraire, de jour en jour, son éloquence grandissait, s'exubérait. En même temps, il redoublait de conseils mille fois rabâchés, d'aphorismes saugrenus, de raisonnements magistraux qui jetaient l'enfant dans un ahurissement profond »* (p. 705). Acharné dévoreur de journaux et de livres juridiques (p. 686), il s'engorge d'un bric-à-brac de notions dont il se dégorge dans son entourage. Ainsi, le jour où il doit annoncer à la ville et au monde l'admission de son fils au renommé collège de Vannes, *« il commença par sortir dans la rue, la tête haute, s'arrêta de porte en porte,*

éblouissant les voisins de ses racontars sentencieux, de ses savantes exégèses sur la Société de Jésus. Les bouches étaient béantes d'étonnement respectueux. On l'entoura, fier de l'entendre discourir sur saint Ignace de Loyola, dont il parlait, comme s'il l'eût connu familièrement » (p. 692). Un autre jour, il se lance dans une catilinaire contre son fils, où il accumule les griefs les plus disparates, dans une nomenclature qui semble toujours prête à accueillir un nouvel élément : *« Il lui fallut supporter les plus déraisonnables reproches, et les accusations les plus hyperboliques, dont l'extravagante injustice confinait au bouffon. Une fois lancé sur cette pente, M. Roch ne s'arrêta plus. Ce qui lui était arrivé de fâcheux et d'anormal, il en rendit son fils responsable. Aigrement, il lui jeta, à la figure, la baisse du fer, la recrudescence des rhumatismes, la faillite d'un maréchal où il avait perdu cinquante francs, le ralentissement de la vente* » (p. 827). La bêtise se manifeste parfois d'une manière moins éclatante dans le cérémonial quotidien. Monsieur Roch mêle les incidents de la quincaillerie et les péripéties du foyer, ou plutôt réduit le monde extérieur à la sphère familiale : *« [Sébastien] le revoyait allumer, chaque soir, avec les mêmes précautions méthodiques et les mêmes soins de maniaque, la suspension de zinc doré qu'un client lui avait laissée pour compte, jadis : aventure dont il gardait une inoubliable rancune, que, depuis dix ans, il narrait toujours, de la même façon indignée, répétant : "Oser prétendre que c'était de la camelote ! Comme si cela était croyable qu'un Roch pût vendre de la camelote !... De la camelote !... Moi !..." Et il prenait à témoin le solide mécanisme de la lampe, la douceur des chaînettes, l'opinion de ses compatriotes* » (p. 701). Il se transforme parfois en pédagogue durant les repas pour initier son fils à la connaissance de l'histoire de la monarchie française : *« La table recouverte d'un tapis de toile cirée, sur lequel étaient imprimées, par ordre chronologique et en rond "les ressemblances" de tous les rois de France, avec leur généalogie, la date de leur avènement et de leur mort, occupait le centre de la pièce. "On s'instruit en mangeant", disait M. Roch qui, la bouche pleine, souvent jetait, dans le froid silence des repas, les noms de Clotaire, de Clovis, de Pharamond, aussitôt suivis d'un geste qui les ponctuait de points d'exclamation* » (p. 700). Bien qu'il ne cesse de débiter des bourdes, de s'enivrer de mots, ce pédant comique parvient parfois à obtenir l'assentiment qu'il recherchait, à atteindre le but fixé : *« Ces récits, ces supplications, coupés de parenthèses, et noyés en une incroyable phraséologie, vainquirent les répugnances des bons Pères, qui consentirent enfin, l'année suivante, à se charger de l'éducation de Sébastien* » (p. 692). Monsieur Roch dénote une authentique efficacité, qui coexiste avec le désordre de son esprit. Chez lui, l'intelligence se mêle à la bêtise, entre en osmose avec elle. On peut appliquer à Monsieur Roch ce qu'avance Michel Crouzet à propos du pharmacien d'Yonville : *« [Homais] est bête dans l'intelligence. Comme on peut dire inversement*

qu'il est intelligent dans la bêtise : à Yonville, il est à part, différent, et l'un des thèmes du roman est l'étrange solitude d'Homais dans le milieu dont il semble le porte-parole ou le représentant intellectuel. Au reste Homais est sans doute intelligent dans son usage de la bêtise, comme il subit l'inévitable bêtise inhérente à toute œuvre de l'intelligence ; il est bête parce qu'il est intellectuel. [...] C'est-à-dire bête : l'amour de soi éveille et éteint l'intelligence³ ».

2. Le moi et les autres :

La bêtise de Monsieur Roch trouve son origine dans une intelligence à la merci de l'orgueil, qui fait fi de son incompetence en maints domaines : « *Majestueux et hanté de transcendantales sottises, il n'eût consenti à descendre jusqu'aux naïves curiosités d'un enfant. Il faut dire, tout de suite, qu'il eût été l'homme le plus embarrassé du monde, car son ignorance égalait ses prétentions, lesquelles étaient infinies* » (p. 682). Chez lui, le moi constitue le premier et le dernier mot, l'alpha et l'oméga de sa vision du monde ; et tout est ramené à ce moi. Monsieur Roch entre en scène le premier et occupe constamment le premier plan : « — *Comment m'appellé-je ? interrogeait-il parfois, en plongeant dans les yeux de Sébastien un regard dominateur. — Joseph, Hippolyte, Elphège, Roch, répondait l'enfant sur le ton d'une leçon récitée. — Souviens-toi toujours de cela... Aie sans cesse à l'esprit, mon nom... le nom des Roch... et tout ira bien. Répète un peu. — J'seph... p'lyte... phège Roch ! — Allons... c'est très bien ! complimentait le quincailleur, satisfait d'entendre un nom qu'il trouvait beau et magique comme un talisman* » (p. 684). Son fils ne devient qu'un écho sonore, une projection de lui-même. Le quincailleur se délecte dans la contemplation de lui-même, dans la démultiplication de son image : « *Le long des murs tapissés de papier vert, en maint endroit pourri par l'humidité, s'étaient les portraits au daguerréotype de M. Joseph-Hippolyte-Elphège Roch, en des attitudes diverses, toutes plus oratoires et augustes les unes que les autres. Sébastien le revoyait s'arrêter complaisamment devant chacun d'eux, les comparer, reprendre les poses et soupirer, en haussant les épaules : "On dit que je ressemble à Louis Philippe !... Il a eu plus de chance que moi, voilà tout !"* » (p. 701). En proie à la mégalomanie, il ne recule point devant un parallèle avantageux avec le dernier roi de France. Il tire une grande vanité de sa maison qui se distingue nettement de celles des autres⁴.

³. « *"Ecce" Homais* », R. H. L. F., novembre-décembre 1989, 89^e année, n° 6, pp. 980-1014 (p. 981).

⁴. *Ibidem*, pp. 684-685. On relève sous la plume du narrateur la fréquence des sèmes indiquant l'autosatisfaction, tels que vanité (pp. 684, 686, 687), vaniteux (p. 689), etc.

Bien qu'il ait complètement négligé jusqu'à ce moment-là l'éducation de son enfant, préférant prononcer des discours aux voisins rassemblés devant sa boutique (p. 682), il prend un jour la décision de l'envoyer dans l'un des plus prestigieux collèges de Bretagne, et dans cette résolution joue un rôle capital l'attention à son image sociale : « *Deux raisons puissantes l'encourageaient dans le choix dispendieux qu'il avait fait du collège de Vannes : l'intérêt de Sébastien qui recevrait là une instruction "cossue", et ne pouvait manquer d'être façonné à de grandes choses ; sa propre vanité, surtout, qui serait délicieusement caressée, quand on dirait, en parlant de lui : "C'est le père du jeune homme qui est aux Jésuites." Il accomplissait un devoir, plus qu'un devoir, un sacrifice dont il entendait bien écraser son fils, et se parer aux yeux de tous. En même temps, il augmentait considérablement sa considération locale*⁵ ». Et Monsieur Roch de consentir à d'énormes sacrifices pour que son fils réussisse dans ses études : cela lui permettra d'accroître la réputation dont il jouit dans sa petite ville de province. Lorsque son fils est renvoyé du collège, il est moins déçu par l'échec de Sébastien qu'il n'est atteint dans son infatuation : « — *Une dernière fois, mon Révérend Père, une dernière et unique fois, j'ose vous implorer !... Ce n'est pas à cause de ce misérable... Il n'est digne d'aucune pitié !... Non ! Non ! Mais moi !... C'est moi, moi seul que cela frappe !... Et je suis innocent, moi !... j'ai une situation, moi !... Je jouis de l'estime de tout le monde, moi !... Je suis maire, sapristi !... Qu'est-ce que vous voulez que je devienne ? Si près des vacances, que voulez-vous que je dise ?* » (p. 955).

Un jour il envisage de se marier, car la personne sur laquelle il a fixé son choix l'attire et en outre elle peut rehausser son prestige social : « *M^{me} Lecautel lui plaisait beaucoup. Elle avait de belles manières, une instruction soignée, et il ne pouvait souhaiter rien de mieux, quand, par exemple, il recevait à sa table, le préfet en tournée de révision. Et puis, ce n'était pas une mince gloire que de succéder, dans le cœur d'une femme, à un général de brigade. Après avoir pesé le pour et le contre, il se décida à demander la main de sa belle locataire. – Je crois, lui dit-il, que les convenances sont absolument sauvegardées... Vous êtes veuve, je suis veuf également... Votre premier mari était général, je suis maire. Ce ne serait donc pas pour vous une déchéance. J'ai une certaine fortune, honorablement gagnée dans la métallurgie...* » (p. 847) On relève au passage qu'il n'hésite point à établir un parallèle avantageux pour lui, ni à se prendre pour un industriel de la métallurgie. Il ne parvient pas à succéder au général de brigade dans la vie de Madame Lecautel ; la guerre franco-prussienne

⁵. *Ibidem*, p. 687. Patrick et Roman Wald Lasowski affirment qu'« en *Viantais*, c'est *Vanitas* que Mirbeau fait entendre » (Préface, p. VI) ; à notre avis, cela est également vrai pour *Vannes*.

lui donne cependant l'occasion de faire étalage de ses qualités de stratège et, qui plus est, d'homme providentiel ; Sébastien note dans son journal qu' « *une agitation extraordinaire le mène. Il ne tient plus en place, redevient majestueux et éloquent, même avec moi. Il a vite compris que la guerre déclarée allait lui donner des responsabilités nouvelles, l'investir d'une plus haute autorité, ajouter à ses fonctions civiles quelque chose de militaire qui déchaîne son amour-propre. Il parle déjà de convoquer la garde nationale, de passer en revue les pompiers. Et il a décidé que le conseil municipal siégerait en permanence. Avec une joie qui déborde de ses paroles, de ses gestes, de son regard, il s'apprête aux réquisitions, aux instructions, aux arrêtés patriotiques, aux conférences avec les officiers supérieurs de la garde mobile, toutes choses qui le passionnent et le grandissent démesurément. En même temps, il rassure les gens, il a l'air de leur dire : "Que craignez-vous, puisque je suis là ?" Enfin il a fait lire, par le tambour de ville, dans les rues, une sorte d'ordre du jour, tout à fait admirable et qui rappelait les proclamations de Napoléon f^r6* ». S'il arrive à Monsieur Roch d'éprouver un élan d'affection pour son fils qui part à la guerre au moment où elle vire à la débâcle, cet instant trouve son origine autant dans l'inquiétude qu'il éprouve pour Sébastien que dans la peur du qu'en dira-t-on : « — *Te manque-t-il quelque chose ? As-tu assez de flanelle ?* interrogeait-il souvent, anxieux et tendre ; *sapristi, je ne veux pas qu'on puisse dire que mon fils n'a pas ce qu'il lui faut...* » (p. 1061).

Le maire de Pervençères recherche non seulement la notoriété durant sa vie, mais également la gloire posthume ; à cet effet, il fait construire un caveau à un seul compartiment, dont il rédige lui-même l'inscription funéraire pour perpétuer son souvenir : « *M. Roch surveillait les travaux, les dirigeait avec une sérénité de philosophe, imperturbable ; il interrompait parfois ses conseils techniques par des aphorismes sur la mort comme celui-ci : "Voyez-vous, la mort c'est une question d'habitude."* » (p. 849). Monsieur Roch cumule les fonctions : marguillier, maire, suppléant du juge de paix ; il joue au diplomate⁷, à l'architecte, au philosophe (p. 849), au général d'armée, à l'homme de la Providence (p. 1061) ; il nourrit des projets de réformes municipales⁸. Il tend à

⁶. *Ibidem*, p. 1059. Monsieur Roch éprouve une vive admiration pour l'Empereur : « *Napoléon dessinait-il ? Il gagnait des batailles et bâtissait le Code civil, ce monument incomparable, cette colonne Vendôme de la civilisation moderne !...* » (p. 815).

⁷. *Ibidem*, p. 694, où il parle des négociations avec les Révérends Pères Jésuites de Vannes.

⁸. *Ibidem*, p. 846, où il éprouve le besoin de se faire « *des êtres autour de lui à qui il pût confier ses désirs secrets, ses ambitions, ses projets de réformes municipales.* »

accroître continuellement sa sphère d'action, à aller toujours de l'avant, de la même manière qu'il étend continuellement l'ampleur de ses gestes⁹. Monsieur Roch est envié et en même temps admiré par ses concitoyens, il devient en quelque sorte le reflet et l'orgueil de la petite ville de province dont il est le premier citoyen : « *M. Roch n'était point, d'ailleurs, un individu quelconque, et faisait honneur au pays, autant par son caractère que par sa maison. Il jouissait à Pervençères d'une situation privilégiée. Sa réputation d'homme riche, ses qualités de beau parleur et l'orthodoxie de ses opinions le mettaient au-dessus de l'état de commerçant ordinaire* » (p. 685). Il constitue un modèle pour toute la population locale : « *Les yeux, enchâssés dans les capsules charnues et trop saillantes des paupières, accusaient des pensées régulières, l'obéissance aux lois, le respect des autorités établies, et je ne sais quelle stupidité animale, tranquille, souveraine, qui s'élevait parfois jusqu'à la noblesse. Ce calme bovin, cette majesté lourde de ruminant en imposaient beaucoup aux gens qui croyaient y reconnaître tous les caractères de la race, de la dignité et de la force. Mais ce qui lui conciliait, mieux encore que ses avantages physiques, l'universelle estime, c'est que opiniâtre lecteur de journaux et de livres juridiques, il expliquait des choses, répétait, en les dénaturant, des phrases pompeuses, que ni lui, ni personne ne comprenait, et qui laissaient néanmoins, dans l'esprit des auditeurs, une impression de gêne admirative* » (p. 686). Donnant libre cours à son infatuation, il met alors son « savoir » au service des autres, distribue conseils et aphorismes tous azimuts. Son habitude du calcul¹⁰, de l'épargne¹¹, de la privation (p. 826), son sens des affaires, son culte de la famille et du *home*, son respect des lois, des hiérarchies, de l'opinion publique, son activité incessante, son aisance et son autosatisfaction en font un bourgeois modèle ; et la bourgeoisie de s'identifier à lui, de fusionner avec lui. Tous, sauf quelques exceptions comme sa sœur Rosalie, lui prodiguent des démonstrations d'estime (p. 721). À son tour il se complaît à prendre un ton grave, à

(39) On pense en particulier à sa discussion avec le curé. Cf. *Ibidem*, p. 680 ; à son dithyrambe des Jésuites. Cf. *Ibidem*, p. 694 et sq. ; à sa promenade sur les dalles de l'église. Cf. *Ibidem*, p. 719.

⁹. On pense en particulier à sa discussion avec le curé (p. 680) ; à son dithyrambe des Jésuites (p. 694 sq.) ; à sa promenade sur les dalles de l'église (p. 719).

¹⁰. On pense en particulier à l'une de ses phrases : « *Je réfléchis, je pèse, je compare* » (pp. 687, 689).

¹¹. On pense à une autre de ses phrases : « *Je me saigne aux quatre membres* » (pp. 695, 696, 718).

redoubler de gravité¹² pour entretenir ses voisins en leur expliquant des choses (p. 686), en leur fournissant de savantes exégèses sur la Compagnie de Jésus (p. 692), ou en les gavant d'incommensurables histoires (p. 707) ; il s'érige en homme de savoir, en philosophe, en homme de l'universel. Toujours en proie à la vanité, toujours à la recherche de nouveaux horizons et de nouveaux succès, Monsieur Roch accuse la prétention, si commune au parvenu, de faire figure dans le monde en singeant les manières de la noblesse, il veut suivre l'exemple de Monsieur Jourdain. Déjà, « *en écrivant au Père Recteur du collège de Vannes, il lui sembla qu'il entraît de plain-pied dans l'armorial de France* » (p. 688) ; dans sa lettre, il se lance dans un parallèle entre les vicissitudes de l'un de ses ancêtres, martyr de la Révolution, et le sort que connurent Louis XVI, Marie-Antoinette et la princesse de Lamballe (p. 691). Enchanté par l'admission de Sébastien à Saint-François-Xavier, il confond fréquentation de l'aristocratie et appartenance à l'aristocratie : « *Tu en es, toi, maintenant, de cette aristocratie...* », lui dit-il en soupirant mélancoliquement (p. 698). Et de faire l'apologie de cette classe sociale : « *Que diable ! Où en serait un pays sans l'aristocratie ?* » (p. 698). Il constate un jour qu'il ne peut plus supporter la vie de bourgeois : « *Il vécut en parfait bourgeois et s'ennuya* » (p. 846). Il commence à instaurer une distance entre lui et ceux qui l'entourent, à commencer par ses voisins : « *Lui-même avait jugé nécessaire et digne de mettre plus de hauteur dans ses relations avec les voisins, de les tenir à distance, sans toutefois les priver du régal quotidien de sa conversation* » (p. 705), attitude que lui reproche sa sœur Rosalie, qui l'accuse violemment de « *jouer au grand seigneur* » (p. 713). Après avoir incarné l'essence de la bourgeoisie, ainsi que celle de la population locale, Monsieur Roch est prêt à les renier par vanité pour imiter les aristocrates. Son amour-propre le pousse à caresser tous les projets, à embrasser toutes les activités, à jouer tous les personnages, à se renouveler à l'infini. Cette caractéristique fait penser encore une fois à Homais ; à propos de ce dernier, Michel Crouzet avance : « *Homais n'est identique à lui-même que par la silhouette et la diction ; toujours mobile, toujours disproportionné, toujours bon à tout, héros-caméléon (c'est là qu'est le "bourgeois"), il peut s'incarner sans jamais se définir dans une sorte de*

¹². Les sèmes indiquant la gravité frappent par leur fréquence dans le texte : on pense à *gravité* (p. 692), *grave* (pp. 687, 692, 693, 694), *majesté* (p. 686), *majestueux* (pp. 682, 694), etc.

saga infiniment ouverte où il accumule les tirades, les sketches, les rôles. Toujours le même, toujours éclaté et imprévisible¹³ ».

3. Respect des lois et conscience morale :

Monsieur Roch fait preuve d'orthodoxie dans ses opinions, obéit aux lois écrites, respecte les autorités : il personnifie la bonne conscience, s'affiche comme un honnête homme à la réputation immaculée. Cette apparence est cependant trompeuse, car l'envers du décor présente une réalité bien différente. Le quincaillier néglige complètement l'éducation de son enfant pendant plusieurs années : « À l'école où il allait, depuis cinq ans, [Sébastien] n'avait rien appris, sinon à courir, à jouer, à se faire des muscles et du sang. [...] Son père, absorbé tout le jour par les multiples détails d'un commerce bien achalandé, n'avait pas eu le temps de semer en cet esprit vierge les premières semences de la vie intellectuelle » (p. 682). Lorsque qu'il projette de l'envoyer au collège de Vannes, il consent à « un sacrifice dont il entendait bien écraser son fils » (p. 687). En prenant cette décision, il contraint Sébastien à se détacher de son univers familial, de ce qui est partie intégrante de sa chair et de son sang « En lui infusant la semence d'une vie nouvelle, ce brusque viol de sa virginité intellectuelle lui infusait aussi le germe de la souffrance humaine » (p. 705). Il lui interdit de fréquenter ses compagnons de jeu (p. 697 et p. 704), le prive de leur compagnie. Le jour où il assiste au naufrage des espoirs qu'il avait placés dans son enfant, il s'empporte contre lui et le renie : « Misérable ! vociféra-t-il. Comment, misérable, tu oses ?... Ne m'approche pas... Tu n'es plus mon fils... » (p. 954). Sa fureur atteint son comble lorsqu'il menace son fils de mort : « M. Roch perdit le peu de raison qui lui restait. La hideuse brute du meurtre était en lui déchaînée, et hurlait. Hagard, les yeux bouleversés, l'écume aux dents, il saisit sur la table un couteau, se rua sur son fils, et, la main levée, sa grosse main dans laquelle brillait l'éclair tournoyant de la lame d'acier, il rugit : — Tu iras... ou bien... Alors, Sébastien s'agenouilla aux pieds de son père. La tête haute, le regard résolu, il présenta toute grande sa poitrine au couteau, et, calme, un peu plus pâle seulement, il articula : — Tue-moi, si tu veux... Je n'irai pas ! Vaincu, dompté par ce regard d'enfant, M. Roch laissa retomber à terre le couteau et il s'enfuit » (p. 962). Monsieur Roch, ou la bête humaine qui se déchaîne...

S'il n'est pas tendre à l'égard de son fils¹⁴, Monsieur Roch ne l'est guère non plus à l'égard de son entourage. Il s'efforce de

¹³. Michel Crouzet, art. cit., p. 987.

remporter le duel oratoire qui l'oppose à sa sœur Rosalie en la rabaisant par des insultes : « — Taisez-vous, vieille sotte !... Vous ne savez pas ce que vous dites !... » (p. 693). Il fait preuve d'une pingrerie ignoble envers son apprenti, et ce sous les yeux de Sébastien : « [Sébastien] souffrait d'une réelle souffrance physique à voir la manière dégradante dont son père traitait l'apprenti : le pain spécial, un pain bis et grossier qui lui était dévolu, les maigres parts, les déchets grasseux des fricots que M. Roch lui jetait comme à un chien, et que l'autre dévorait silencieusement, en guignant les belles tranches de viande et les bons morceaux de pain blanc des patrons » (p. 715). Bien qu'il soit fier de l'amitié qui unit Sébastien et la fille de Madame Lecautel, il fait preuve d'une épargne sordide jusque dans les plus petites choses, lésinant sur tout ce qu'il paie : « Lui-même s'ingéniait à entourer d'égards fatigants et d'obsédantes politesses M^{me} Lecautel, qu'il appelait galamment : "ma belle locataire"; ce qui ne l'empêchait pas, du reste, de refuser toutes les réparations qu'elle lui demandait » (p. 707). Le jour où il lui présente sa proposition de mariage, il se pavane devant elle en débattant une panoplie d'arguments, en exhibant ses vertus, en lui faisant miroiter les avantages qu'elle pourrait en tirer : « Et quant à mon âge, ne vous en effrayez pas... J'ai vécu toute ma vie à l'abri des passions... Certes, je ne suis plus un jeune homme, ce que j'appelle... Mais enfin !... mais enfin !... D'ailleurs, vous le verrez vous-même. Aux refus polis que lui opposa M^{me} Lecautel, et que l'ancien quincaillier prenait pour de l'embarras pudique, il répondit. — Ça ira très bien, je vous assure... Mon Dieu, je le sais, à nos âges, on ne pense plus guère aux folies... Mais enfin !... mais enfin !... Un petit regain de temps en temps, cela ne peut qu'embellir la vie. Et puis vous n'êtes pas riche. Je m'arrangerai pour vous faire une gentille donation sans trop léser les droits de mon fils... Voyons, réfléchissez... Puis-je vous appeler Madame la Mairesse ? M^{me} Lecautel fut obligée de l'éconduire plus nettement. Il s'en montra dépit, et, quelques semaines, il lui garda rancune » (p. 847). Sous l'homme vertueux qui dompte ses passions, perce le libidineux prêt à se payer un extra ; sous le sage, le mâle en rut. Monsieur Roch ne peut s'empêcher d'avoir une réaction de mépris lorsqu'il rencontre à la gare deux paysans qui ne sont pas au courant de ses derniers succès : « — Voyons, ne pleure pas... Tu vois bien que ce sont des rustres... Ils ne savent rien, ces gens-là... Il ne faut pas faire attention à ce qu'ils disent » (p. 725). Monsieur Roch apparaît ici encore comme un *homo duplex* : innocent et irrépréhensible devant la loi et l'opinion publique, fautif et condamnable face à son fils

¹⁴. À ce propos, il est intéressant de relever qu'accoutumé à la froideur et à la dureté de son père, Sébastien ne peut supporter l'inattendu élan de tendresse que ce dernier éprouve pour lui *in extremis* : « Il trouvait son père trop tendre » (p. 1062).

et à la conscience morale. Parlant d'Octave Mirbeau, Christophe Lustenberger avance justement : « Pour lui, le statut de la faute ne se détermine pas uniquement par opposition à la loi et aux normes. De même, on ne peut limiter sa représentation à celle d'une punition qui accable l'individu. Sous la plume du pamphlétaire, la faute s'échappe de sa chrysalide conventionnelle et implique un système de rapports particuliers¹⁵. » C'est parce qu'il est guidé par sa conscience morale que Sébastien se révolte contre son père et contre toutes les institutions que défend ce dernier (cf. p.985), le prêtre, l'école, l'armée (cf. p. 966).

Mais, en fin de compte qui est Monsieur Roch ? Un homme qui se distingue tout d'abord par son avoir, et surtout par son besoin d'éblouir : « M. Roch habitait, dans la rue de Paris, un maison reconnaissable à ses deux étages, et à son magasin, peint en vert foncé, rechargé de larges filets rouges. Derrière les glaces de la devanture, reluisaient des cuivres, des lampes en porcelaine, des irrigateurs richement bronzés, dont les tuyaux de caoutchouc, déroulés en guirlandes, formaient avec les bouillottes, les couronnes tombales, les abat-jour dentelés, les soufflets en cuir rouge, cloutés d'or, des motifs de décoration ingénieux et séducteurs. Il tirait grande vanité de cette maison, la seule de la rue qui eût deux étages et fût couverte en ardoise ; ainsi que ce magasin, le seul du pays qui montrât, inscrite sur un fond de marbre noir, une enseigne éblouissante, aux lettres dorées et en relief¹⁶ ». Un jour, il décide de surajouter un nouvel élément à la devanture de son magasin : « Sébastien remarqua, avec étonnement, au-dessus de l'enseigne, une banderole neuve, d'un vert criard, en zinc découpé. Sur le déroulement des plis en métal, était écrite en lettres rouges la devise des Jésuites : "Ad majorem Dei gloriam" » (p. 826). La rage de paraître qui meut, agite Monsieur Roch le pousse à faire bâtir une nouvelle maison ainsi qu'un caveau à une place destiné à l'immortaliser (pp. 846–851). Par leurs aspects bric-à-brac et trompe-l'œil, les objets deviennent des reflets de leur propriétaire, des symboles de son moi. Les portraits au daguerréotype qui recouvrent les murs de son magasin (p. 701) lui fournissent une image démultipliée de lui-même. L'incessant renouvellement dont il fait preuve dans ses innombrables activités n'est qu'une série de variations sur le même thème, la conscience de lui-même. De fait, cette hypertrophie du moi, ce narcissisme effréné révèlent le divorce entre le paraître et l'être, ainsi que l'inconsistance de ce

¹⁵. Christophe Lustenberger, « L'étrange familiarité de la faute dans les romans d'Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 7, 2000, pp. 22–36 (p. 32).

¹⁶. *Ibidem*, p. 684. On relève la fréquence de sèmes indiquant le besoin de fasciner : *ébloui* (p. 680), *éblouissant* (p. 692), etc.

personnage. Le *paterfamilias* qui suscite l'admiration de la population¹⁷ est un père qui n'éprouve aucune affection pour son enfant, allant jusqu'à le renier et risquant de l'assassiner. Le sage qui éblouit le parterre est un hâbleur qui se gonfle de phrases qu'il ne comprend pas (p. 686). L'honnête homme qui respecte la loi et les opinions en cours est un monstre qui s'ignore¹⁸. Le fidèle modèle ne fait preuve que d'une religion de façade, où manque absolument l'amour du prochain¹⁹. L'homme fort, qui joue au philosophe stoïcien en dissertant sur la mort, est saisi par la peur de mourir : « *Sa force d'âme ne se démentait pas une seconde. Il ne sermonnait plus son fils, dans ses lettres, pleines de récits municipaux, de nouvelles de son monument, d'aperçus sur la mort, d'un calme stoïque. Puis, quand ce fut fini, tout d'un coup, il fut pris d'un vague à l'âme, auquel succéda bien vite une véritable détresse morale. La peur de mourir l'envahit. Il ne pouvait plus se promener, dans son terrain, autour de la tombe, sans être assailli de terreurs. Il rentrait chez lui, très pâle, se trouvait malade au moindre froissement de ses muscles, envoyait chercher le médecin, se réveillait, la nuit, baigné de sueurs froides, en proie à des affres affolantes. Il se réfugia davantage dans sa mairie et, pour écarter la funèbre hantise, il cribla Pervençhères d'arrêtés inédits, et de centimes additionnels* » (p. 851). Monsieur Roch offre l'image d'un homme faible, qui tremble. Il est symptomatique de relever qu'en pleine gloire il ne trouve un instant de bien-être que dans son vieux magasin : « *Mais, malgré la multiplicité et la nouveauté de ses occupations, il ne se trouvait pas heureux, dans cette maison neuve, si vide, qui n'avait pas d'autres voisins que les morts du cimetière. Un vieux fonds d'habitude commerciale le ramenait à son ancien magasin, et, tous les jours, pendant deux heures, il s'asseyait, près du comptoir, les jambes écartées, les deux mains croisées sur la pomme de sa longue canne, et là, autoritaire et bienveillant, il s'intéressait au mouvement des affaires, donnait des conseils, pérorait, sur toutes choses, intarissablement* » (p. 846). Objet-symbole parmi tant d'autres, sa nouvelle maison lui rappelle, lui inflige son vide existentiel et son néant métaphysique ; d'où son besoin de retourner dans un lieu familier où il puisse se complaire dans son égotisme, dans sa fatuité.

Émerge une profonde dichotomie entre lui et son enfant ; à propos de ce dernier, le père de Marel affirme : « *Pauvre petit*

¹⁷. On relève ce passage : « *Mais on disait, dans le pays, que pour le fils d'un homme aussi spirituel, aussi savant, aussi à son aise que M. Roch, [Sébastien] était bien en retard, et que c'était bien malheureux* » (p. 683).

¹⁸. Cf. en particulier l'épisode où il menace de tuer son enfant (p. 962).

¹⁹. Cf. en particulier son attitude à l'égard de son apprenti (p. 715), celle à l'égard des paysans rencontrés à la gare (p. 727).

diab!e !... trop de tendresse !... trop d'intelligence !... trop de tout !... Il sera bien malheureux, un jour » (p. 822). Face à un homme où la rhétorique masque l'abîme, Sébastien éprouve un authentique vertige : « Certes, il connaissait de longue date l'éloquence de son père. Elle lui avait toujours semblé un bruit naturel. Jamais il n'y avait prêté plus d'attention qu'au ronflement du vent dans les arbres, ou bien au glouglou de l'eau, coulant sans cesse, par le robinet de la fontaine municipale. Aujourd'hui, cela tombait sur son corps avec des craquements d'avalanche, des heurts de rochers roulés, des lourdeurs de trombes, des fracas de tonnerre qui l'aveuglaient, l'étourdisaient, lui donnaient l'intolérable impression d'une chute dans un gouffre, d'une dégringolade dans des escaliers sans fin » (p. 696).

Tout en extériorité et en actes, localisable dans l'espace et dans le temps, Monsieur Roch fait penser aux types qui circulent dans la littérature du XIX^e siècle. Il évoque surtout le personnage de Homais par son narcissisme impénitent, par son activité frénétique, par sa capacité de se renouveler, par une rhétorique où l'artifice rejoint souvent la nature, par le besoin d'éblouir, par les côtés obscurs qu'il laisse entrevoir.

Bernard GALLINA

Université d'Udine (Italie)